sur son front transparent, ses narines dilatées, ses lèvres entr'ouvertes, sa voix qui résonnait à travers le tumulte du combat, comme un luth qu'on entend à travers les sons discordants des cymbales; ses bras étendus, effaçant par leur blancheur l'éclat de l'acier que tenait sa main, et qu'elle avait arraché à un soldat mort; tout cela la faisait apparaître aux yeux des soldats comme la prophétesse de la Victoire, ou la Victoire elle-même descendue parmi nous pour saluer ses enfants.

SAL. (*à part*). C'en est trop, voilà de nouveau l'amour qui s'empare de lui, et tout est perdu si nous ne donnons le change à ses pensées. (*Tout haut.*) Sire, je vous en conjure, songez à votre blessure; vous disiez tout à l'heure qu'elle était douloureuse.

SARD. Cela est vrai; mais je ne dois pas y penser.

SAL. J'ai pris toutes les dispositions nécessaires; je vais maintenant voir comment ont été exécutés les ordres que j'ai donnés; je reviendrai ensuite prendre les vôtres.

SARD. C'est bien.

SAL. (*en se retirant*). Myrrha!

MYRR. Prince!

SAL. Vous avez montré cette nuit un courage qui, si le roi n'était l'époux de ma sœur... — Mais le temps presse; vous aimez le roi?

MYRR. J'aime Sardanapale.

SAL. Mais vous voudriez qu'il continuât à être roi?

MYRR. Je ne voudrais pas qu'il fût moins qu'il ne doit être.

SAL. Eh bien donc! pour qu'il soit roi, pour qu'il soit à vous, pour qu'il soit ce qu'il doit être, ou ne doit pas être, pour *qu'il vive*, faites en sorte qu'il ne retombe pas dans la mollesse. Vous avez plus d'empire sur son esprit que n'en a la sagesse dans ces murs, ou la rébellion au dehors. Veillez à ce qu'il n'y ait pas en lui de rechute.

MYRR. Je n'avais pas besoin pour cela de la voix de Salémène; je n'y manquerai pas; tout ce que peut la faiblesse d'une femme...

SAL. Est une puissance illimitée sur un cœur tel que le sien. Usez-en sagement. (*Salémène sort.*)

SARD. Myrrha! quoi! tu parles tout bas à mon inflexible frère? Sais-tu que je deviendrai jaloux?

MYRR. Vous auriez raison, Sire; car il n'existe pas sur la terre un homme plus digne de l'amour d'une femme, — de la confiance d'un soldat, — du respect d'un sujet, — de l'estime d'un roi, — de l'admiration du monde.

SARD. Fais son éloge, mais avec moins de chaleur; je ne veux pas que ces lèvres charmantes consacrent leur éloquence à ce qui me laisse dans l'ombre; cependant ce que tu dis est vrai.

MYRR. Maintenant, retirez-vous pour faire visiter votre blessure; appuyez-vous sur moi, je vous prie.

SARD. Oui, mon amour! mais ce n'est pas parce que je souffre. (*Tous sortent.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

On aperçoit Sardanapale endormi sur un divan; son sommeil est par moments troublé; Myrrha veille auprès de lui.

MYRRHA, en le regardant.

Je me suis glissée auprès de lui pendant qu'il repose, si c'est un repos qu'un sommeil convulsif. Dois-je l'éveiller? Non: il paraît maintenant plus tranquille. O toi! dieu du repos, qui tiens sous ton sceptre les paupières fermées, et les doux songes, et le sommeil profond, si profond que rien ne peut le faire cesser, oh! ressemble à ta sœur, la Mort, — si calme, — si immobile; — car nous ne sommes jamais plus heureux que dans l'empire de cette sœur sombre, silencieuse, et qui n'a pas de réveil. Il remue de nouveau; — les mouvements de la douleur se manifestent sur ses traits, comme le souffle soudain de la brise, ride la surface du lac tranquille endormi sous l'ombre de la montagne; ou comme le vent agite les feuilles d'automne qui, languissantes, immobiles, pendent au rameau chéri. Il faut que je l'éveille!

— Non, pas encore : qui sait ce que le réveil va lui ôter ? Il semble souffrir. Mais si cette douleur doit faire place à une douleur plus grande ? La fièvre de cette nuit tumultueuse, la douleur de sa blessure, toute légère qu'elle est, produisent peut-être ces symptômes, et me donnent, à moi, plus d'inquiétude qu'à lui de souffrances. Abandonnons-le aux soins maternels de la Nature; veillons, non pour la contrarier, mais pour la seconder.

SARD. (*s'éveillant*). Non, — quand vous multiplieriez les astres à l'infini, quand vous m'en feriez partager l'empire avec vous, je n'achèterais pas à ce prix l'empire de l'éternité. Arrière ! — arrière ! — vieux chasseur des premiers hôtes des forêts ! et vous qui avez chassé aux hommes, comme s'ils étaient des bêtes féroces ! autrefois mortels sanguinaires, — aujourd'hui idoles plus sanguinaires encore, si vos prêtres ne mentent pas ! Et toi, — spectre sanglant de mon aïeule, qui foules à tes pieds le cadavre de l'Inde, — arrière, arrière ! Où suis-je ? où sont les fantômes ? où... — Non, — ce n'est pas une illusion trompeuse : je les reconnaîtrais au milieu de tout ce que les morts peuvent évoquer de plus terrible de leur gouffre ténébreux pour effrayer les vivants. — Myrrha !

MYRR. Hélas ! comme tu es pâle ! des gouttes de sueur s'amassent sur ton front, pareilles à la rosée de la nuit. Mon bien-aimé, silence ! calme-toi. — Tes paroles semblent d'un autre monde, et tu es le souverain de celui-ci. Rassure-toi, tout ira bien.

SARD. Ta *main*. — Bien, — c'est ta main; c'est une main vivante; presse la mienne, — plus étroitement encore, jusqu'à ce que je me sente redevenu ce que j'étais.

MYRR. Reconnais-moi du moins pour ce que je suis, et serai toujours, — ta Myrrha.

SARD. Je reviens à moi, je reviens à la vie. Ah ! Myrrha ! j'ai été là où nous serons.

MYRR. Seigneur !

SARD. J'ai été dans le séjour de la tombe, — où les vers sont souverains, et où les rois sont... Mais je ne croyais pas que la mort fût ainsi ; je pensais que ce n'était rien.

MYRR. Ce n'est rien en effet, excepté pour les âmes timides qui anticipent par la pensée sur ce qui ne sera peut-être jamais.

SARD. O Myrrha ! si le sommeil fait voir de telles choses que ne doit pas révéler la mort !

MYRR. Je ne sais point de maux que la mort doive montrer, que la vie n'ait déjà fait voir à ceux qui ont longtemps vécu. S'il est en effet un rivage où l'âme doit survivre, ce sera comme âme qu'elle vivra, et d'une manière incorporelle; ou s'il lui reste encore quelque ombre de cette importune enveloppe d'argile qui s'interpose entre l'âme et le ciel et nous enchaîne à la terre, — notre fantôme, quoi qu'il puisse avoir à craindre, du moins ne redoutera pas la mort.

SARD. Je ne la redoute pas; mais j'ai senti, — j'ai vu — une légion de morts.

MYRR. Et moi aussi. La poussière sur laquelle nous marchons fut autrefois animée et souffrante. Mais continue; qu'as-tu vu ? parle ; cela te soulagera, et dissipera les ombres qui assiégent ton esprit.

SARD. Il me semblait...

MYRR. Non, attends, tu es fatigué, — tu souffres, tu es épuisé; tout cela affaiblit à la fois l'esprit et le corps : tâche plutôt de t'endormir de nouveau.

SARD. Pas en ce moment, — je ne voudrais plus rêver, quoique je sache maintenant que ce que j'ai vu n'était qu'un songe; — pourras-tu en supporter le récit ?

MYRR. Je puis tout supporter, quels que soient les rêves de vie ou de mort que je partage avec toi, en imagination ou en réalité.

SARD. Celui-ci semblait réel, je te l'assure : mes yeux étaient ouverts quand j'ai vu les fantômes s'enfuir, — car c'est alors qu'ils se sont enfuis.

MYRR. Poursuis.

SARD. Il me semblait, ou plutôt je rêvais que j'étais ici, — ici, — dans ce même lieu; nous étions à table, et je me croyais l'un des convives, n'ayant autour de moi que des égaux; mais à ma droite et à ma gauche, au lieu de toi et de

Zamès, de nos convives habituels, était assis à ma gauche un spectre au visage hautain, sombre et terrible; je ne pus le reconnaître, et pourtant je l'avais vu, quoique je ne pusse dire où; il avait les traits d'un géant; son œil était brillant, mais immobile; ses longs cheveux retombaient sur ses larges épaules, derrière lesquelles s'élevait un énorme carquois garni de flèches empennées avec des plumes d'aigle, qui hérissaient leurs pointes à travers les serpents de sa chevelure. Je l'invitai à remplir la coupe placée entre nous, mais il ne me répondit pas. — Je la remplis, — il ne la prit pas; mais ses yeux s'arrêtèrent sur moi; si bien que je tremblai sous la fixité de son regard; je fronçai le sourcil comme il convient à un roi offensé, — il ne fronça pas le sein, mais continua à me regarder avec une inaltérable immobilité qui ajouta encore à ma terreur; je voulus, pour le fuir, m'adresser à des êtres plus doux, et te chercher à ma droite, où tu as coutume de t'asseoir. Mais... (*Il s'arrête.*)

MYRR. Que vis-tu au lieu de moi?

SARD. Sur ton siége, — à la place que tu occupes dans nos banquets, — je cherchai ton charmant visage; — mais au lieu de toi, — un spectre décharné, aux cheveux gris, ayant du sang dans les yeux, du sang sur les mains; un fantôme sépulcral, vêtu comme une femme, portant une couronne sur son front ridé par l'âge, ayant le sourire de la vengeance sur les lèvres, et dans les yeux une flamme lascive, était assis; — mon sang se glaça.

MYRR. Est-ce tout?

SARD. Dans sa main droite, — sa main décharnée et crochue, — elle tenait une coupe dans laquelle bouillonnait du sang; et dans la gauche, une autre coupe pleine de... — je ne pus voir ce que c'était, car je détournai les yeux. Tout autour de la table étaient assis une suite de spectres couronnés, d'aspects divers, mais ayant tous une expression uniforme.

MYRR. Et tu ne sentais pas que ce n'était qu'une illusion?

SARD. Non : tout était si palpable que j'aurais pu les toucher. J'examinais successivement chaque visage dans l'espoir d'en trouver un que j'eusse antérieurement connu; mais non,—tous se tournèrent vers moi, et me regardèrent; ils ne buvaient ni ne mangeaient, mais regardaient; si bien que je me vis comme changé en marbre ainsi qu'ils le paraissaient eux-mêmes, mais en marbre vivant, car je trouvais en eux de la vie ainsi qu'en moi. Il y avait entre nous je ne sais quelle horrible sympathie, comme s'ils se fussent dépouillés d'une portion de mort pour venir à moi, et moi de la moitié de ma vie pour me réunir à eux; notre existence ne tenait ni du ciel ni de la terre.—Ah! puissé-je voir la mort tout entière plutôt qu'une telle existence!

MYRR. Et enfin?

SARD. Enfin, j'étais immobile et froid comme un marbre, quand le chasseur et la vieille femme se levèrent, en me souriant; — oui, le gigantesque mais noble chasseur me sourit, — du moins ses lèvres, car ses yeux ne bougèrent pas,—et sur les minces lèvres de la vieille parut aussi une sorte de sourire; — tous deux se levèrent, et les spectres couronnés placés à droite et à gauche, se levèrent aussi, comme pour suivre l'exemple des deux ombres principales, — simples imitateurs, même après la mort; — mais moi, je ne bougeai pas; je ne sais quel courage désespéré s'infusa dans tous mes membres, et enfin je n'eus plus peur de ces fantômes, et me mis à rire à leur face. Mais alors! alors le chasseur posa sa main sur la mienne; je la pris, je la serrai, — elle s'évanouit sous mon étreinte; lui aussi disparut, ne me laissant que le souvenir d'un héros, car il en avait l'air.

MYRR. C'en était un : l'ancêtre d'une race de héros, et le tien.

SARD. Oui, Myrrha; mais la femme, — la femme qui restait se jeta sur moi, et brûla mes lèvres de ses bruyants baisers; et, rejetant les coupes qu'elle tenait dans chaque main, il me sembla que leurs poisons se répandaient par flots autour de nous, jusqu'à former deux fleuves hideux. Cependant elle continuait à s'attacher à moi, pendant que les autres fantômes, pareils à une rangée de statues, restaient immobiles comme dans nos temples; elle me serrait dans ses bras,

et moi, je cherchais à la repousser, comme si, au lieu d'être son descendant, j'eusse été le fils qui la tua pour punir son inceste. Alors, — alors je me trouvai au milieu d'un épais chaos d'objets hideux et informes; j'étais mort et vivant, — enterré et ressuscité, — dévoré par les vers, purifié par la flamme, évaporé dans l'air! Tout ce que je me rappelle ensuite, c'est qu'au milieu de ces tortures, j'appelais ta présence, et te cherchais, lorsque je m'éveillai et te trouvai près de moi.

MYRR. Tu m'y trouveras toujours, dans ce monde et dans l'autre, si ce dernier existe; mais ne pense plus à ces choses, — simple produit des derniers événements sur un corps non accoutumé à la fatigue, et néanmoins surchargé de travaux qui feraient fléchir les plus robustes courages.

SARD. Je me sens mieux; maintenant que je te *revois*, ce que *j'ai vu* ne me semble plus rien.

SALÉMÈNE entre.

SAL. Le roi est-il déjà éveillé?

SARD. Oui, mon frère, et je voudrais n'avoir pas dormi; car tous les prédécesseurs de notre race m'ont apparu, afin, je crois, de m'entraîner auprès d'eux. Mon père était aussi avec eux; mais, je ne sais pourquoi, il se tenait à l'écart, me laissant entre le chasseur auteur de notre race, et la reine homicide qui immola son époux, et que tu appelles glorieuse.

SAL. C'est ainsi que je vous appelle vous-même, maintenant que vous avez montré une âme semblable à la sienne. Je propose que nous fassions une sortie à la pointe du jour, et que nous attaquions de nouveau les rebelles, qui continuent à se recruter, repoussés, mais non tout à fait vaincus.

SARD. Où en est la nuit?

SAL. Il reste encore quelques heures d'obscurité; profitez-en pour vous reposer encore.

SARD. Non, pas cette nuit, si elle n'est pas encore finie. Il m'a semblé que ce rêve avait duré des heures.

MYRR. Une heure à peine; j'ai veillé auprès de vous;

c'était une heure longue et pénible, mais une heure seulement.

SARD. Tenons donc conseil; demain nous ferons une sortie.

SAL. Mais auparavant j'avais une grâce à demander.

SARD. Elle est accordée.

SAL. Écoutez-la avant de me faire une réponse trop prompte. C'est à vous seul que je désire parler.

MYRR. Prince, je me retire. (*Myrrha sort.*)

SAL. Cette esclave mérite sa liberté.

SARD. Sa liberté seulement? cette esclave mérite de partager un trône.

SAL. Prenez patience, — ce trône n'est pas vacant, et c'est de celle qui l'occupe avec vous que je voulais vous entretenir.

SARD. Comment? de la reine?

SAL. D'elle-même. J'ai jugé convenable, pour sa sûreté et celle de ses enfants, de les faire partir à la pointe du jour pour la Paphlagonie, où commande notre parent Cotta; là, à tout événement, la vie de vos fils, mes neveux, sera en sûreté, et avec eux, leurs justes prétentions à la couronne, dans le cas où...

SARD. Je viendrais à périr. C'est bien penser; — qu'ils partent avec une escorte sûre!

SAL. Elle est déjà prête, ainsi que la galère qui doit descendre l'Euphrate; mais avant leur départ, ne consentirez-vous pas à voir...

SARD. Mes fils? Cela pourrait énerver mon courage; les pauvres enfants pleureraient; et que puis-je faire pour les consoler? je n'ai à leur offrir que des espérances trompeuses et des sourires forcés. Tu sais qu'il m'est impossible de feindre.

SAL. Mais je pense du moins que vous êtes capable de sentir; en un mot, la reine demande à vous voir avant de vous quitter pour jamais.

SARD. Pourquoi? dans quel but? Je suis prêt à lui accorder tout ce qu'elle voudra me demander, — hormis cette entrevue.

SAL. Vous connaissez, vous devez connaître assez les femmes, puisque vous en avez fait une étude si approfondie, pour savoir que ce qu'elles demandent dans tout ce qui touche le cœur, est plus cher à leurs affections ou à leurs caprices que le monde extérieur tout entier. Je pense comme vous du désir de ma sœur; mais c'est son désir,—elle est ma sœur, — vous êtes son époux; — voulez-vous le lui accorder?

SARD. Ce sera inutile, mais qu'elle vienne.

SAL. Je vais la chercher. (*Salémène sort*).

SARD. Nous avons trop longtemps vécu séparés pour nous revoir, — et nous revoir maintenant! N'ai-je pas assez de soucis et de chagrins à supporter seul? Pourquoi uniraient-ils leurs afflictions ceux que l'amour a cessé d'unir?

(*Salémène rentre avec Zarina.*)

SAL. Du courage, ma sœur! ne faites pas rougir notre sang par d'indignes frayeurs; mais rappelez-vous de quelle race nous sortons. — La reine est en votre présence, Sire.

ZAR. Je vous en prie, mon frère, laissez-moi.

SAL. Puisque vous le désirez.... (*Salémène sort.*)

ZAR. Seule avec lui! Nous sommes bien jeunes encore, et pourtant combien d'années se sont écoulées depuis le jour où nous nous sommes vus pour la première fois! et tout ce temps, je l'ai passé dans le veuvage du cœur. Il ne m'aimait pas; cependant il me semble peu changé, — changé pour moi seule; — que le changement n'est-il mutuel! il ne me parle point, — à peine il me regarde; — pas une parole, — pas un regard; — cependant il y avait de la douceur dans son air et dans sa voix : il était indifférent, mais non sévère. Seigneur!

SARD. Zarina!

ZAR. Non, *pas* Zarina, — ne dites pas Zarina; ce ton, ce mot, effacent de longues années, et des choses qui les ont rendues plus longues encore.

SARD. Il n'est plus temps de songer à ces rêves du passé. Ne nous faisons pas, — c'est-à-dire ne me faites pas de reproches, — pour la *dernière* fois.

ZAR. Et la *première*. Je ne vous en ai jamais adressé.

SARD. Il est vrai; et cette réflexion pèse plus sur mon cœur que... — mais notre cœur n'est pas en notre pouvoir

ZAR. Notre main non plus; mais j'ai donné l'un et l'autre.

SARD. Votre frère m'a dit que vous désiriez me voir avant de partir pour Ninive avec... (*Il hésite.*)

ZAR. Nos enfants. C'est vrai; je voulais vous remercier de n'avoir pas séparé mon cœur de tout ce qui lui reste maintenant à aimer, — de ceux qui sont à vous et à moi, qui vous ressemblent, et me regardent comme vous me regardiez autrefois; — mais ils n'ont pas changé, eux.

SARD. Ils ne changeront jamais. Je veux qu'ils vous soient dévoués.

ZAR. Ce n'est pas seulement avec l'aveugle affection d'une mère, c'est aussi comme épouse que j'aime ces enfants. Ils sont maintenant le seul lien qui existe entre nous.

SARD. Croyez que je vous ai rendu justice. Faites qu'ils ressemblent plutôt à votre race qu'à leur père. Je les laisse avec confiance auprès de vous; rendez-les dignes d'un trône; ou si ce partage leur est refusé... — Vous avez entendu le bruit de cette nuit tumultueuse?

ZAR. Je l'avais presque oublié; je bénirais tout malheur, à moins qu'il ne vous atteignît, auquel je devrais de vous revoir.

SARD. Le trône, — et ce n'est pas la peur qui me fait parler, — le trône est en péril, et peut-être n'y monteront-ils jamais; mais que jamais ils ne le perdent de vue. J'oserai tout pour le leur transmettre; mais si j'échoue, ils doivent alors le reconquérir vaillamment, et l'occuper sagement. Qu'ils fassent de la royauté un meilleur usage que moi.

ZAR. Ils n'apprendront de moi qu'à honorer la mémoire de leur père.

SARD. Qu'ils apprennent la vérité de vous, plutôt que d'un monde injuste. S'ils vivent dans l'adversité, ils éprouveront trop tôt le mépris de la foule pour les princes sans couronne, et on rejettera sur eux les fautes de leur père. Mes fils! — j'aurais pu tout supporter si j'avais été sans enfants.

ZAR. Oh! ne parle point ainsi, — n'empoisonne pas la paix qui me reste, en regrettant d'être père. Si tu triomphes,

ils régneront, et honoreront celui qui conserva pour eux un trône dont il se souciait peu lui-même; et si...

SARD. Si l'empire est perdu, le monde entier leur criera: « Remerciez-en votre père, » et à ce cri ils mêleront leur malédiction.

ZAR. Ils n'en feront rien; mais plutôt ils honoreront le nom de celui qui, mourant en roi, à sa dernière heure aura plus fait pour sa gloire que beaucoup de monarques dans une longue suite de jours qui signalent la fuite du temps, mais ne constituent point des annales.

SARD. Nos annales approchent peut-être de leur fin; mais du moins, quel qu'ait pu être le passé, elles finiront comme elles ont commencé, avec gloire.

ZAR. Cependant, écoute la prudence, — prends soin de tes jours; vis du moins pour ceux qui t'aiment.

SARD. Et qui sont-ils? une esclave qui aime par passion, — je ne dirai pas par ambition: elle a vu mon trône ébranlé, et elle aime encore; — quelques amis qui ont partagé mes plaisirs et qui ne font qu'un avec moi; — car si je tombe, ils ne seront plus rien; — un frère que j'ai offensé; — des enfants que j'ai négligés, — et une épouse...

ZAR. Qui t'aime.

SARD. Et me pardonne?

ZAR. Cette pensée ne m'est jamais venue; je ne puis pardonner avant d'avoir condamné.

SARD. Mon épouse!

ZAR. Oh! sois béni pour ce mot! Je n'espérais plus l'entendre de ta bouche.

SARD. Oh! tu l'entendras de la bouche de mes sujets. Oui, — ces esclaves que j'ai nourris, choyés, comblés de paix, gorgés d'abondance, jusqu'à les rendre rois eux-mêmes, vrais monarques dans leur maison, les voilà maintenant qui se révoltent en foule, et ils demandent la mort de celui qui fit de leur vie un jubilé; tandis que le petit nombre de ceux qui ne me doivent rien me sont restés fidèles! cela est vrai, mais cela est monstrueux.

ZAR. Ce n'est peut-être que trop naturel: car, dans

les âmes perverses, les bienfaits se changent en poison.

SARD. Et les âmes vertueuses tirent le bien du mal, plus heureuses que l'abeille qui ne tire son miel que de fleurs salutaires.

ZAR. Recueille donc le miel sans t'enquérir d'où il vient. Sois convaincu — que tous ne t'ont point abandonné.

SARD. Je le crois, puisque je vis. Si je n'étais encore roi, je ne serais pas longtemps mortel, c'est-à-dire là où les mortels *sont*, non là où ils doivent être.

ZAR. Je ne sais; mais vis pour l'amour de mes... — je veux dire de tes enfants!

SARD. Ma douce Zarina, toi que j'ai offensée! Je suis l'esclave des circonstances et de mes impulsions. — Emporté au gré du moindre souffle, déplacé sur le trône, — déplacé dans la vie, je ne sais ce que j'aurais pu être; mais je sens que je ne suis pas ce que je devrais être; — n'en parlons plus. Mais écoute: je n'étais pas fait pour apprécier un amour tel que le tien, une âme comme la tienne, et pour adorer ta beauté, comme j'ai encensé de moindres charmes, sans autre motif sinon que cette adoration était un devoir, et que je détestais tout ce qui avait l'apparence d'une chaîne pour moi ou pour les autres (et ceci, la rébellion elle-même peut l'avouer). Entends cependant mes paroles, qui sont peut-être les dernières: personne n'a estimé plus que moi tes vertus, bien que je n'aie pas su en profiter; — j'ai ressemblé au mineur qui, rencontrant une veine d'or vierge, découvre ce qui ne lui sera d'aucune utilité; il l'a trouvée, mais elle n'est point à lui, — elle appartient à un maître qui l'a placé là pour creuser la terre, non pour partager les richesses qui brillent à ses pieds; il n'ose ramasser cet or ni le peser; il faut qu'il continue à ramper en remuant la terre.

ZAR. Oh! si tu as à la fin découvert que mon amour est digne d'estime, je n'en demande pas davantage; mais fuyons ensemble, et pour moi, — permets-moi de dire pour nous, — il y aura encore du bonheur. L'Assyrie n'est pas toute la terre; nous nous ferons un monde à nous et nous serons